



LA ROBE ORANGE PRÉSENTE

trouble

un film de Catherine Diran

le duo

Je suis épileptique et j'en ai assez de ce silence. Alors j'ai décidé d'en faire un film.
Personne ne veut prêter son visage à cette maladie.
Alors regardez bien.
Mes yeux, ma bouche, mon nez et mes cheveux. Regardez la fille en face de vous.
La petite chanteuse de «voyage en Italie».

Voilà, je suis épileptique.

Sur scène.
Au salon du livre.
Au dernier rang de la classe, le jour de la réunion de parents d'élèves.
Dans un bar du onzième arrondissement, devant une bière.
Au fin fond du Brésil, à danser le forro.
Au milieu d'une engueulade.
En promenant mon chien.
En faisant l'amour.

Chaque jour, chaque minute, chaque instant, l'épilepsie se rappelle à moi...



Avec ce film, *trouble*, j'ai voulu simplement raconter ce duo, une fille et sa maladie, ce que ça implique et comment on peut vivre avec.

Pour que les autres comprennent.
Que ce n'est pas une honte.
Qu'il n'y a pas de raison de flipper.

Qu'il ne faut pas tenir la langue de quelqu'un qui fait une crise,
et que non, il ne va pas l'avalier.

Catherine Diran



L'épilepsie est l'affection neurologique la plus fréquente après la migraine et affecte près de 1% de la population générale : aucun âge n'est à l'abri pour débuter une épilepsie et les causes sont très nombreuses !

On peut d'ailleurs parler de l'épilepsie au pluriel car il existe plus d'une cinquantaine de formes en fonction de l'âge d'apparition des crises, des symptômes, des causes, etc.

Ces maladies ont en commun de se manifester par des crises qui sont causées par le fonctionnement anormal transitoire (quelques secondes à quelques minutes) de milliers voire de millions de cellules nerveuses cérébrales (des neurones).

Le fonctionnement excessif et simultané de ces neurones se traduit par une décharge électrique soudaine qui, en modifiant l'activité d'une ou plusieurs régions du cerveau va modifier le comportement du patient. Ces modifications peuvent être un simple arrêt de quelques secondes (absence), une posture anormale, une réaction émotionnelle ou, dans certains cas, une crise convulsive, selon les régions du cerveau concernées.



les épilepsies

La plupart des personnes qui souffrent d'épilepsie sont actuellement bien traitées par les médicaments antiépileptiques, ce qui n'exclut pas la possibilité d'effets secondaires. Cependant, malgré le développement de plus d'une vingtaine de nouvelles molécules depuis les années 80, près d'un tiers des patients restent sans traitement efficace. Pour certains d'entre eux, la neurochirurgie, lorsqu'elle est possible, permet de les guérir définitivement en enlevant le foyer à l'origine des crises.

Les épilepsies, surtout lorsqu'elles résistent aux médicaments, sont responsables de nombreuses difficultés sociales, professionnelles, familiales et psychologiques, qui constituent la réalité de la souffrance rencontrée, au quotidien, par les patients et leur entourage.

La recherche sur les mécanismes à l'origine de ces différentes formes d'épilepsie est très active, en France et à l'étranger et permet de mieux comprendre comment un circuit nerveux générateur de crise se développe au cours de l'âge ou à la suite d'un traumatisme. La connaissance de ces circuits devrait permettre dans les prochaines années de mieux traiter les épilepsies, que ce soit avec des médicaments ou de nouvelles approches chirurgicales.

Enfant, j'habitais une petite ville. Il y avait une poste, des écoles, une maison de la presse et une allée ombragée où les platanes abritaient des glaciers. Une ville endormie et tranquille.

Il y avait aussi un cinéma. On y diffusait des films en version française. On y riait, on frémissait et pleurait en se cachant lorsque la fin était triste. On y avait peur, une peur délicieuse et glaçante. On y oubliait les malheurs de la journée et ceux à venir. Tout cela par le biais d'une histoire.

C'était incroyable.



il était une fois

Je me suis dit qu'un jour moi aussi j'écrirai des histoires de peur d'où l'on pouvait sortir, parce que l'on quittait le noir d'un cinéma pour retrouver le soleil.

La peur, dans la vie, je ne la connaissais pas vraiment. Elle flottait autour de moi, irréelle, incertaine. Mes parents échangeaient parfois des regards anxieux. Je n'y prêtais pas attention. Je sentais que j'étais une petite fille particulière, je m'absentais de la vie, quelques minutes, et puis je revenais sur terre, et tout était comme avant. Tous les jours ma mère me tendait une cuiller de sirop rouge à prendre. Parfois je me levais tôt, pour aller à l'hôpital. Rien d'autre. Il n'y avait pas de mot pour expliquer tout cela. Personne ne m'a jamais rien dit.





Plus tard, je suis tombée dans la rue, comme une feuille morte. J'ai perdu connaissance. Au réveil je ne me rappelais rien d'autre qu'une peur lancinante. Les pompiers m'ont emmenée à l'hôpital et là, les mots furent comme un couperet, brutaux, sans appel. Je n'étais plus une petite fille absente, mais une jeune femme devant un médecin en blouse blanche qui m'annonçait froidement les choses : vous n'êtes pas libre comme les autres. Votre vie sera sous contrôle. Vous devrez vous habituer à la peur. La vôtre. Celle des autres. Celle de la société, ignorante et stigmatisante. Parce que vous avez une maladie que personne ne connaît vraiment, et qui continue à terrifier. Vous êtes épileptique.

Je ne comprenais pas ce que cette femme me disait. J'avais dix-huit ans, la vie devant moi, et la ferme intention de faire tout ce dont je rêvais. Ma liberté, il était hors de question de l'abdiquer.

J'ai commencé à lire. À fouiner. À essayer de comprendre pourquoi je ne pourrai jamais vraiment faire ce que font les autres. C'était une drôle d'expérience. Une expérience parlant de peur, d'incompréhension et

de larmes. Alors je me suis rappelée la salle de cinéma de ma ville d'enfance. Et j'ai décidé d'écrire un film. À travers une histoire, qui n'est pas tout à fait la mienne, mais qui s'en rapproche.

Une histoire pour raconter cette étrange chose qu'est l'épilepsie d'Ana. Une maladie pleine de mystères, d'histoires de sorcières, de corps qu'on brûle, de créatures enfermées. L'ignorance est ce qui nourrit la terreur. L'épilepsie n'y échappe pas.

Pour dire la culpabilité qu'engendre cette terreur et la résignation à vivre avec. Le risque permanent.

Pour dire, enfin et surtout, qu'on peut vivre avec cette maladie, que la vie ne s'arrête pas, qu'elle est triste ou gaie, un brin de bonheur et un parfum de tristesse, comme celle des autres...



trouble

Un film de Catherine Diran

une fiction particulière

Si l'on me demandait : c'est quoi ton film ? je serais un peu démunie. Je répondrais, à défaut d'autre chose : un film sur l'épilepsie. Un documentaire alors ? me demanderait-on. Eh bien... non, c'est une fiction. Une fiction particulière peut-être...

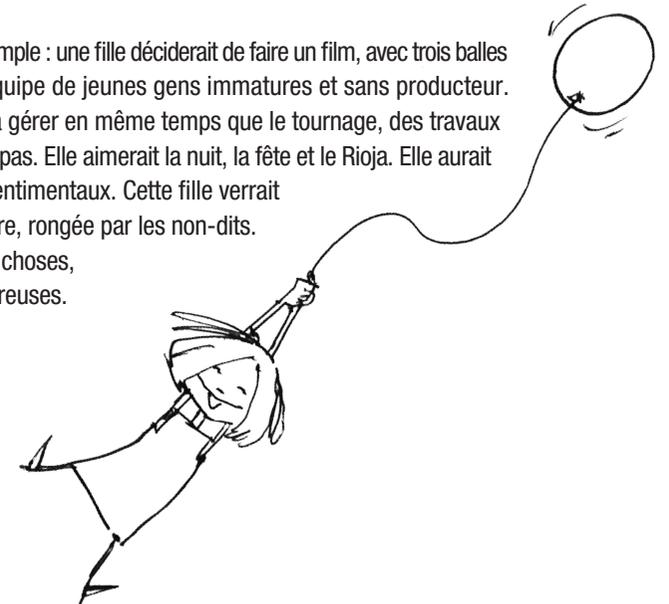
Sans doute parce que pour moi, qui en suis la protagoniste, l'histoire imaginée raconte mieux que tout, celle vécue. Parce qu'à mon sens, sa lumière polit les sentiments, les sensations et ramène à la surface le sens profond des choses. Nourrir un personnage, lui donner un nom. Voir naître Ana, et oublier Catherine. Pour mieux parler d'une maladie pas marrante. Ma maladie.

Alors j'ai laissé Catherine s'effacer pour laisser place à Ana... Ce n'était pas si difficile. Il suffisait de se souvenir.

Lorsque vous allez voir un médecin, et qu'il vous annonce ce qui va conditionner votre vie, il énonce doctement ce qui gouvernera votre existence. Tu ne boiras pas. Tu dormiras. Tu ne stresseras pas. Tu éviteras les émotions fortes. Quatre actes d'une pièce de théâtre brinquebalante, quatre axes pour écrire.



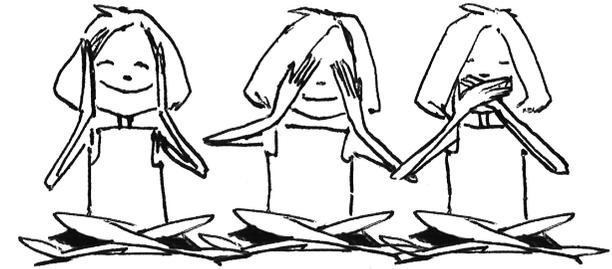
Par exemple : une fille déciderait de faire un film, avec trois balles en poche, une équipe de jeunes gens immatures et sans producteur. Cette fille aurait à gérer en même temps que le tournage, des travaux qui n'en finissent pas. Elle aimerait la nuit, la fête et le Rioja. Elle aurait des problèmes sentimentaux. Cette fille verrait débarquer sa mère, rongée par les non-dits. De toutes petites choses, simples et dangereuses.



J'ai commencé à écrire : j'avais la trame qui me permettait de parler de manière légère de quelque chose qui ne l'est pas. Ana et ses sentiments intérieurs, sa peur de chaque instant, sa culpabilité. Ana et sa volonté de finir son film, ce challenge un peu absurde, qui la met en danger plus que les autres. Ana et son passé, les non-dits qui la bouleversent, lorsqu'elle voit sa mère se fermer à la simple possibilité d'évocation de la maladie. Ana et la façon dont elle se sortira de tout ça, dont elle parviendra à finir son film, en réalité la gestion de sa vie.



Pourtant, en écrivant, quelque chose me taraudait. La fiction se devait-elle d'être si classique ?



J'ai aimé à penser que non et eu envie d'ajouter un contrepoint à toute cette histoire. Un fil narratif fait d'un langage cinématographique différent : aux émotions d'Ana, viendraient se surexposer, par le biais de flash-backs, les paroles de médecins et de scientifiques. Une parole différente, celle du médecin d'Ana, de son ami chercheur, ou d'un spécialiste de neurochirurgie, donnant un éclairage extérieur et concret à une maladie que personne ne connaît vraiment. Lorsqu'Ana se remémore les mots de son neurologue, ces mots qui parlent de stigmatisation, nous ne sommes plus dans l'émotionnel, nous sommes dans la réalité, froide et coupante. Quatre scientifiques, à qui je l'ai demandé, ont accepté de jouer le jeu.

La singularité du film, ce qui en fait une fiction légèrement décalée, est bien ce dispositif cinématographique. Dès le début du film, en pré-générique, on connaît cette installation puisqu'on voit et entend ceux qui installent un autre fil narratif : les scientifiques. Et dès la toute première séquence, on rentre dans la fiction. Ana, assise dans un café à Valencia, tourne une scène de son film...

Ana est bien-sûr mon double cinématographique. Ce double, je l'incarne. C'est mon visage que je montre. Bosselé, avec ses creux et ses pleins, ses cicatrices et le sourire qu'il y a à laisser la honte derrière soi, parce que oui, aujourd'hui encore, on a peur de se montrer.



Le film ouvre sur une fille qui fait un film et finit sur une fille qui a réussi à le tourner. Avec mes personnages, qu'ils soient fictifs ou bien réels, comme le sont mes scientifiques, je montre ce que je veux dire : que l'on peut vivre, sans se cacher, en étant malade. Le processus du film dans le film, bien sûr, n'est qu'une métaphore pour affronter l'inexprimable...



le synopsis

Valencia, Espagne. Ana, se bat avec le tournage de son premier film. Elle est au bord du gouffre : le tournage se passe mal, les travaux de l'appartement qu'elle vient d'acheter n'en finissent plus, son mec, resté à Paris, refuse de venir l'aider. Pour couronner le tout, la mère d'Ana débarque, avec sa valise de non-dits, et les conflits que cela engendre avec sa fille.

Mais Ana a une particularité : elle est épileptique. Avec tout ce que ça comporte d'interdits. Eviter le stress : un tournage à l'étranger avec deux balles en poche, un chantier espagnol, c'est 100% stress. Ne pas boire : à chaque coin de rue, il y a une terrasse, 100% impossible de résister à une bière. Un homme qui l'insécurise, une mère névrosée qui ne veut jamais parler avec elle de sa maladie : c'est 100% émotions dévastatrices...

Un challenge un peu rude pour Ana, qui tente tant bien que mal de s'en tirer.

Un seul exutoire pour Ana : écouter du boléro. Ce qu'elle fait précisément le soir où tout va basculer dans sa vie...



les scientifiques



Philippe Kahane

est professeur de physiologie à l'Université Grenoble-Alpes, neurologue et responsable de l'unité d'épileptologie clinique au CHU Grenoble-Alpes. Il dirige la Fédération hospitalo-universitaire de neurosciences cliniques dédiée à la compréhension et au traitement des maladies neuro-psychiatriques résistantes. Dans le cadre de ses activités de recherche, il s'intéresse en particulier à la caractérisation des régions du cerveau humain qui génèrent des crises épileptiques, et à la façon dont ces réseaux peuvent être opérés.



Antoine Depaulis

est neurobiologiste et directeur de recherche à l'Inserm au Grenoble-Institut des Neurosciences. Il y dirige depuis 2003 une équipe composée de biologistes et de cliniciens dont le travail porte sur la compréhension des réseaux de neurones qui génèrent les crises d'épilepsie. Outre ses publications scientifiques, il a coordonné plusieurs actions vers le grand public et les associations de malades, a réalisé des films d'animation, écrit des articles sur le cerveau destinés au grand public et sert régulièrement de «poisson pilote» dans l'univers des Neurosciences pour des artistes que le cerveau inspire.

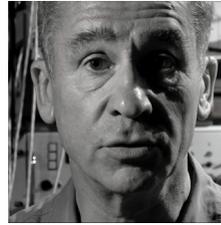
Stéphane Charpier

ancien élève de l'Institut Pasteur, est professeur de neurosciences à Sorbonne Université et dirige une équipe de recherche à l'Institut du Cerveau et de la Moelle Epinière depuis 2009. Ses principales activités d'enseignements concernent les mécanismes neuronaux qui sous-tendent les fonctions cérébrales normales et les désordres neurologiques. Il enseigne également la neuro-philosophie et dirige trois programmes de Master en neurosciences. Ses recherches visent à élucider les mécanismes intracellulaires à l'origine de la maladie épileptique et des crises.

Vincent Navarro

est professeur de neurologie à Sorbonne Université, à Paris, et responsable de l'Unité d'épilepsie et du laboratoire d'Electro-encéphalographie à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Il codirige une équipe de recherche au sein de l'Institut du Cerveau et de la Moelle Epinière, qui s'intéresse aux différents mécanismes qui sont responsables des crises d'épilepsie : à la fois ceux qui expliquent comment une personne peut devenir épileptique, mais aussi ceux qui expliquent comment le cerveau d'une personne épileptique va de façon intermittente basculer vers une crise.

l'interview



Antoine Depaulis

le neurobiologiste

Antoine est directeur de recherche à l'Inserm au Grenoble-Institut des Neurosciences. Il est porteur de projet du film *Trouble* et travaille avec Catherine.

Catherine :

Tu as eu envie de m'aider sur ce film. Pourquoi ?

Antoine :

Ce qui m'a séduit dans ton projet, c'est que tu parlais d'épilepsie sur un autre mode, ce n'était pas évident. Ça a été mon premier moteur pour travailler avec toi. L'aventure. Parce que porter un film, ce n'est pas vraiment ce que je fais tous les jours.

Au fur et à mesure de l'avancée du projet, je me suis rendu compte de la multitude de points communs avec le métier que je fais, le métier de recherche. C'est un peu pareil, on va d'abord réfléchir, collecter les idées, les écrire. On est d'abord dans la planification d'expériences, et après on est dans la réalisation de cette expérience. On a aussi une étape de « montage » d'écriture et de réécriture, où l'on mélange le pragmatisme et la créativité. C'est exactement ce qu'on connaît quand on écrit un article scientifique. Il y a une démarche intellectuelle où je me suis retrouvé.

Catherine :

Ce n'était pas évident, je débarquais, là, avec ce projet foutraque, dans ton labo de neurosciences...

Antoine :

Je crois que ça m'a touché, le fait que tu te jettes à corps perdu dans ce film, une espèce d'Himalaya à gravir... je me suis dit que ce ne serait pas si mal de le gravir à tes côtés ! Il y a eu les moments de mou comme dans tout projet, des moments désespérants, et en même temps des moments où les planètes s'alignent, et puis ça devient génial, parce que ça avance tout seul. Mais à priori, j'aime les missions impossibles... Convaincre des gens, trouver des solutions à la multitude de problèmes qui se posent quand on fait ce genre de projet... Trouver des financements. Ce n'était pas évident d'arriver à convaincre des universitaires dans un projet qui n'est pas un documentaire scientifique, mais une fiction... Grenoble Alpes a joué le jeu, ça nous a beaucoup aidé, Epilepsie-France, Marion Clignet...

l'interview

Catherine :

Il a aussi fallu que tu ailles au charbon pour convaincre les scientifiques que je voulais filmer des séquences où ils apparaissent...

Antoine :

C'était assez marrant. Embarquer des collègues, des collaborateurs, que ce soit des cliniciens ou des scientifiques, dans cette aventure. Il n'a pas fallu beaucoup les travailler au corps pour les convaincre. Ils ont vite été séduits par ton approche des choses, l'angle particulier que tu as pris, nous faire intervenir dans le film. Non pas comme des savants pontifiants ou dogmatiques, mais comme des chercheurs, des gens qui réfléchissent, qui ont des interrogations, des doutes et qui cherchent, parce que c'est avant tout notre boulot et ce qui nous anime, à élaborer des hypothèses, les mettre à l'épreuve. Donc, la certitude n'est jamais absolue, surtout pour une maladie aussi complexe que l'épilepsie...

C'est vrai qu'au début quand tu nous as parlé d'intervenir devant la caméra, pratiquement en tant que comédiens, même si on joue notre rôle, ça a été un peu difficile. J'avais été filmé dans un cadre documentaire, des choses comme ça, mais ça n'a rien à voir... Mais finalement on oublie vite, on s'est vite pris au jeu et on a oublié qu'il y avait une caméra qui nous filmaient. Navarro, Charpier, Kahane et moi, on a commencé à discuter comme on le ferait n'importe quand...

Catherine :

Tu te rappelles du tournage à Valence ? la folie absolue que c'était ?

Antoine :

Je n'avais jamais assisté à un tournage. C'était drôle de te voir tourner, après ces mois de travail, en tant qu'actrice ou derrière la caméra, avec tes silences où tout le monde restait suspendu à ta décision, pour savoir si la prise était bonne ou pas, et toi, les écouteurs sur les oreilles, scrutant sur le petit moniteur ce qui avait été tourné, et disant oui c'est bon, ou on refait... j'avais l'impression d'être au labo, sur le projet du synchrotron, où chacun a un rôle bien spécifique, on attend que tout le monde soit prêt, ça prend deux ou trois heures de réglage, pour quelques minutes d'expérience... d'accord, c'était un peu plus mouvementé...

Catherine :

Tu as bien conscience que tu seras dans le bateau pendant toute la vie de ce film ?

Antoine :

Je t'ai déjà dit que tu étais nommée post-doc dans mon labo ?

En plus tu as oublié. Les scientifiques, c'est teigneux, ça ne lâche pas...

la bio

Catherine Diran est née le jour où elle est arrivée à Paris. Son parcours, iconoclaste, est tissé de rencontres qui feront d'elle, en parallèle, une chanteuse, un écrivain, une scénariste et une réalisatrice. En 1995, elle croise Benoît Carré. À eux deux, ils signent l'acte de naissance du groupe pop Lilicub. Le succès de la chanson Voyage en Italie, les conduit du Brésil au Japon en passant par la Norvège, où Lilicub collabore avec de nombreux artistes. Ils jouent leur spectacle Pigalle Notte à Tokyo, Osaka et Kyoto en 1999. En 2001, ils enregistrent avec le Philharmonique de Prague leur troisième opus, Zoom, et au fil des albums, expérimentent sur scène de nouvelles formes, avec un compagnon de route, le réalisateur Fred Poulet, avant de réaliser leurs propres clips. En 2007, Catherine Diran publie aux Éditions du Masque son premier roman, *Kill Parade*. Suivra une série de romans à l'humour noir et décalé mettant en scène le personnage de *Victoria Reyne*, détective privé affublée d'un drôle de chien, marxiste et bavard. Un duo qui vivra une demi-douzaine d'aventures avant

qu'elle oriente, avec son dernier roman, *Le club des Pétunias*, son travail littéraire vers une réalité plus intime : celle de la construction et la déconstruction des femmes au regard des autres. Elle écrit également pour la jeunesse.

En 2010, elle est amenée à l'aventure cinématographique par l'auteur-réalisateur Stéphane Allégret, devient scénariste d'animation et réalise ses premiers courts-métrages.

La même année, elle fonde avec lui le festival Paris Noir, mettant en exergue littérature, cinéma et arts plastiques dans le monde du Noir.



Au fil du temps, elle continue sa route entre musique, romans, scénarios et images, gardant de ses jours à bourlinguer, une insatiable soif de voyages et de rencontres, qui l'amèneront à explorer le monde, carnet ou caméra à la main.

Fascinée par le Moyen-Orient, elle tourne en 2012 au Liban avec Maria Boulos et Stéphane Allégret, son premier documentaire-fiction, *Sutra*, primé au Festival International du Film de Beyrouth.

En parallèle à sa trilogie *Femmes en exil*, (dont le film *Trouble* est le deuxième volet) elle développe avec ses complices de cinéma, Maria Boulos, Stéphane Allégret et Jean-Marie Nizan, un documentaire sur la désagrégation du monde arabe, *Musalsalat*.

La rencontre avec François Pachet, chercheur et fondateur du label Flow machine, développant un projet d'intelligence artificielle capable de générer de la musique de manière autonome, l'amènera au projet une histoire simple, working progress croisant chanson et cinéma.

En 2013, Ils enregistrent ensemble l'album *Marie-Claire*, avec Jean-Christophe Urbain (chanteur et compositeur des Innocents), qui sera la base d'un projet transversal, explorant la structure féminine au sein du cinéma de Claude Sautet. Films, œuvres plastiques et littéraires d'artistes étrangers, viendront alors tordre et modifier le visage imaginaire de *Marie-Claire*, en réinterprétant l'oeuvre du réalisateur.

En 2017, elle entame une collaboration avec Antoine Depaulis, neurobiologiste, et monte avec lui un projet art/science qui sera le terreau de son long-métrage *Trouble*, film doux-amer peignant quelques jours de la vie d'une femme épileptique. Le film est tourné en 2018. Catherine Diran fonde son travail sur l'exploration de l'intime et sa confrontation avec l'extérieur; l'image, le son, l'écrit, la recherche de nouvelles formes en sont le vecteur commun. *Trouble* est son premier long-métrage.



l'équipe



Matthias Eyer

le chef op

Benjamin d'une famille protestante de cinq garçons, à Blaison-Gohier dans le Maine-et-Loire, Matthias Eyer bidouille des images depuis qu'il est tout petit. Devant *M le maudit*, il conclue un jour un pacte secret avec lui-même : faire des films. Il intègre Louis-Lumière, section cinéma, et commence à travailler en tant que chef opérateur et réalisateur. Une dizaine de courts-métrages plus tard, il est chef op' sur *Filles du vent* de Malec Démiaro, et roule sa bosse dans l'équipe caméra *En liberté* de Pierre Salvadori. Il poursuit également l'aventure Gondahwa, dont il réalise tous les clips. *Trouble* est son troisième long-métrage. Il a également quitté Blaison-Gohier.



Stéphane Allégret

le co-scénariste

Stéphane Allégret fumait le cigare. Ça m'avait bien fait marrer. Chantre de la contre-culture... journaliste, homme de Canal, quand Canal + était encore une chaîne subversive, auteur, scénariste, réalisateur... nageant comme un poisson dans l'eau dans la littérature de genre, la bédé, le rock, comme une drogue, alignant les films, les bouquins, les émissions, un verre avec Norman Spinrad, avec Dantec, à la Nouvelle-Orléans, à Brooklyn, ou à Londres... C'est pas une fille de province, qui a chanté de la variété et écrit des polars bizarres qui allait le faire changer d'avis. Une fille qui aime Demy et Sautet. Pas un type, libertaire et germanopratin, comme Stéphane Allégret. Comme quoi je me fourrais le doigt dans l'œil. Il a lu mon synopsis, en s'allumant un autre cigare. Ok, il a fait. Pas mal. Un peu premier degré. Y'a du boulot. Je te laisse, y'a le prix du Quai des Orfèvres. Les a priori se mangent froids, comme le croque-monsieur dans le TGV. J'ai pas réussi à convertir Stéphane Allégret à Demy. Mais j'ai gagné un co-scénariste.



Dominique Pâris

la monteuse

Dominique monte aussi dans les avions. Diplôme en poche, elle s'installe au Brésil, où elle accompagnera au montage son et image pendant quinze ans les réalisateurs du cinéma Novo parmi lesquels Leon Hirzman, Carlos Diegues, Arnaldo Jabor, Julio Bressane, Eduardo Escorel, Eduardo Coutinho, primés dans tous les grands festivals. De retour en France en 1991, elle poursuit son activité de chef monteuse sur des films de fiction, naviguant de Raoul Ruiz à Flora Gomes et sur des documentaires de création, avec Hala Alabdalla, Catherine Arnaud et bien d'autres, qui la baladeront aux quatre coins du monde. En 2012, elle obtient le prix du meilleur montage au festival de Pernambuco, pour le film de Betse de Paula, *Revelando Sebastiao Salgado*.

Eternelle militante du cinéma d'auteur, elle rejoint les Ateliers Varan, initiés par Jean Rouch et encadre de jeunes réalisateurs à Paris, Lisbonne, Marrakech, Hanoi, Guadeloupe, Bangui mais aussi à Kinshasa-RDC, où elle supervise l'atelier de Cinedoc, en Algérie pour Bejaïa Doc.

Elle a également enseigné à l'École Internationale de Cinéma de Cuba.



Dominique Cravic

le musicien

Cravic est un type plutôt intimidant. Il a écrit, arrangé, composé tellement de choses et joué avec tant de gens que ça donne le tournis... Fondateur des Primitifs du Futur, avec lesquels il fait cinq albums et tourne dans le monde entier, et du Yukulélé club de Paris, il revisite depuis toujours musette, fox, blues, biguine, sans abdiquer ses premières amours : le jazz.

Il a fait les 400 coups avec Lee Konitz, Tal Farlow, Steve Lacy, Larry Corryel, Michel Grallier, Daniel Huck, Dominique Pifarely, et lorsqu'il a un peu de temps enregistre avec Barouh, Aznavour ou Salvador (ok, ils sont tous morts, mais rien à voir avec lui.) Lorsque je lui demande : Tu fais quoi ce soir ? Il répond d'un ton vague : Je joue avec Raul Barboza. Tu sais, le type qui joue de l'accordéon, le cadors des cadors argentins. Ah. Moi, je regarde Netflix... Sinon ? Demain je pars avec Claire à Tokyo, tu sais, c'est le troisième disque, faut bien faire un peu de promo... En bref, Cravic est un être un peu énervant, parce qu'il est abominablement doué... Par exemple s'il y a un mec à Paris qui sait jouer la bossa nova (massacrée en général par tout autre être qu'un brésilien, y compris ce mafieux de Sinatra), c'est Cravic. S'il y a un type qui a le bon goût de demander à Crumb de dessiner les pochettes de ses disques, c'est Cravic.

Oui mais voilà. C'est également Cravic qui fait la musique du film. C'est lui aussi qui composera l'opérette que je prépare. Alors je dirais... Enerve-moi Cravic...



Babette Vimenet

la directrice d'écriture

Tombée dans la marmite de l'animation dès l'enfance, Babette Vimenet, fraîchement sortie de l'école des Arts Appliqués, fait ses premières armes en pompant avec les Shadocks de Jacques Rouxel. Durant 10 ans, jeune dessinatrice, Babette arpente les studios et évolue au rythme des nouvelles technologies qui transforment le paysage de l'image. Elle dirige alors les formations en animation des Gobelins et donne des cours d'histoire et d'esthétique et analyse de films, à la Sorbonne. Un jour, elle passe du côté « obscur » de la force et entre à France Télévision, d'abord Conseillère de Programmes puis directrice Adjointe de l'Unité jeunesse de France 3. Au bout de 9 années de co-productions endiablées, elle se lance dans une aventure qui lui tient à cœur depuis longtemps et dirige un studio de post-production son, dédié au film d'animation. 8 ans après, elle revient sur le terrain de la production et est à présent directrice d'écriture pour des séries et films en animation ou non. En complément à ce travail de direction d'écriture, Babette continue de fréquenter les studios d'enregistrement en faisant de la direction de plateau.



Et Iris, Nicolas, Julie, Patrice, Matthias, Carmen, Valentin, Monica, Léo, Romain, Nacho, Maria, Ines, Diego et les autres.

les acteurs principaux



Evelyne Grandjean

ma mère

Les possédés, d'Albert Camus, je les récitais maladroitement au club théâtre de mon lycée. Je vénérerais Camus. La différence, avec Evelyne Grandjean, c'est que lors de la création de la pièce, Camus la dirigeait. Je rêvais de théâtre. Elle a joué Pirandello, Musset, Jarry et les autres, promenant sa silhouette riieuse sur tous les tréteaux de France. Je rêvais de comédie musicale, elle a chanté, dansé, alors que je révisais mes cours de maths. Mais le pire restait à venir : je voulais écrire. Evelyne, elle, est devenue la moitié artistique du mec le plus drôle du monde : Pierre Desproges. Avec lui, elle a écrit, joué sketches et pièces, aux 400 coups et à Bobino... le reste est à l'avenant. Poiret, Cassel, Barrault, Cowl, Fabian l'ont mise en scène, lui ont donné la réplique. Lorsqu'elle s'est essayée au doublage, c'est avec *l'Age de glace*... Comédienne, auteur, chanteuse, baroudeuse du spectacle, marrante, douée, charmante, éclectique, Evelyne est la femme que j'aurais aimé être.

Et pour couronner le tout et m'achever, qui a raccompagné la toute jeune Evelyne pour ne pas qu'elle prenne le métro seule ? Le mec aux posters collés sur les murs de ma chambre, que j'adulais comme une bécasse ?

Gérard Philippe !

Franchement Evelyne. Heureusement que t'es ma mère...



Lionel Tua

le fils de Juan

Elève de Robert Cordier au Workshop Acting International et de Francis Huster en « Classe Libre » du Cours Florent, Lionel Tua est d'abord un acteur de théâtre. De la Colline à l'Odéon, en passant par la cour d'honneur d'Avignon, il joue Shakespeare, Feydeau, Deutch, Labiche, Molière, Bourdet, Maupassant, Edward Bond, Nelson Rodriguez, Christopher Marlowe avec la même délectation.

À l'écran, acteur fétiche d'Ossang, il est au cœur de tous les longs métrages du réalisateur punk, fasciné par le cinéma expressionniste, depuis *Zona Inquinata*. *Neuf doigts*, le dernier Ossang, sorti en 2018, gagnera le Léopard de la mise en scène à Locarno. Très présent dans le doublage depuis 25 ans, Lionel prête sa voix à Luke Perry, Owen Wilson, Jeremy Piven, Denis Leary, John Travolta, Tim Roth, ou encore Philip Seymour Hofmann... Egalement auteur-compositeur, il collabore à de nombreux albums et est récompensé en 2005 du prix «Coup de Cœur» de l'académie Charles Cros et d'un «Cœur» Chorus.

Depuis quelques années, il initie, avec la plasticienne Guacolda Thouzeau, la série Low Art, aujourd'hui saison 4, qui explore l'incommunicabilité dans le couple.



JuanMa Mallen

Paco

La première fois que j'ai croisé JuanMa Mallen, je me suis dit : pas mal ce mec. Espagnol, beau gosse, 1m90, un sourire à tomber. Comme la vie est mal faite, tout de suite après, j'ai vu sa copine. OK.

Je me baladais dans Ruzafa en cherchant mon Paco. L'acteur qui jouerait le type qui fait les travaux et passe son temps à fumer des clopes en écoutant des conneries à la radio. Et comme la vie n'est pas si mal faite, JuanMa, certes, a une copine, mais il est aussi comédien. On a fait les essais au bout de calle Buenos Aires. Paco était là, tranquille, devant moi.

C'est après que j'ai su tous les trucs qu'avait fait ce mec. Cinq long-métrages (*Numen*// Javier Beneyto, *No humanos*//Francisco Sanchez...), une quinzaine de séries télé, une vingtaine de pièces de théâtre, le prix du meilleur acteur aux Rome Web Awards pour la série *Desenterrados*. Un type doué. Genre je sais tout faire. Personnellement, je milite pour qu'il soit le Bardem de demain. Il en a la trempe.

Et juste pour la beauté de la chose :

JuanMa Mallen // estatura,1,90 // peso, 86kg // color pelo, castano // color ojos, verdes...

et aussi...



Benoite Vandemet, Patrice Beaufond, Pedro Sabadell,
María-José Rodrigo, Virginie Demians, Monica Fernandez, Inma Irazo.



Pourquoi Valencia ? Pourquoi aller filmer si loin, si espagnol, si exotique... quelle est la correspondance avec cette ville ? Une seule. Il fallait que je mette en lumière un film et une histoire au cœur sombre. De la lumière... demandez à Joachim Sorolla, lui qui toute sa vie, a gavé ses toiles de la clarté plus qu'enivrante de sa ville. Il me fallait aussi, en arpentant ses vieilles rues colorées, m'envelopper du passé nostalgique de ma mère. Quel endroit plus propice que Valencia, pour faire passer ma maladie de « sombra al sol » ? Bon, en plus j'ai un appart à Valence... ça aide.



Valencia





bolero

*Si la soledad te enferma el alma
 si el invierno llega a tu ventana
 no te abandones a la calma con la herida abierta
 mejor olvidas y comienzas una vida nueva.
 Y respira el aire puro
 sin el vicio de la duda
 si un día encuentras la alegría de la vida
 sé feliz, sé feliz, sé feliz...*

l'interview



Dominique Cravic

le musicien

Dominique, fondateur des Primitifs du Futur, a composé la musique originale du film et l'a arrangée et enregistrée avec Fay Lowsky, en janvier 2019 à Amsterdam.

Cravic :

Ça fait un petit moment qu'on bosse avec Catherine sur une opérette, qu'on se chahute pour savoir qui commence les chansons... Et puis, il y a deux ans, elle m'a dit «je vais faire un film». Elle m'a expliqué le sujet, tiré de sa propre histoire. Je savais qu'elle était épileptique, alors au début j'ai pensé qu'elle allait faire un documentaire. Au montage j'ai découvert que c'était une fiction, et que ce film avait déjà une couleur. J'ai adoré les dialogues...

Catherine :

Ce qui est bien avec Cravic, c'est qu'en plus de jouer du ukulele, c'est un type valorisant...

Cravic :

Catherine avait des idées assez précises. Elle m'a beaucoup parlé du caractère du personnage qu'elle incarne, celui d'une fille qui aime le boléro, parce que pour elle le boléro raconte des histoires tristes, sur un rythme qui ne l'est pas, ce qui souvent dédramatise, comme elle veut le faire avec son film. Elle a décidé de garder des musiques «symboliques», des musiques cubaines des années 50, avec toute l'esthétique d'une époque, des trucs énormes, avec big band jazz latinos inondés de cuivres pétant d'énergie. Impossible à refaire aujourd'hui... le boléro des années 50, type Benny Moré. Le boléro, c'est une musique très riche. Si tu changes un tempo sur un boléro,

ça modifie le caractère du morceau, ça imprime quelque chose, une nouvelle signification. Si tu fais un truc très doux, très romantique, comme font les chanteurs suaves de boléros mexicains, on sort de ce registre dramatique... Ce n'est pas facile de s'aligner avec les grands orchestres de boléro. Mais elle tenait vraiment à avoir une musique originale, pour faire un contrepoint, pour «creuser» les sentiments, et retranscrire l'irréalité que procure une maladie comme l'épilepsie. Et il fallait qu'elle colle avec les boléros traditionnels. Qu'elle tourne autour du boléro... Un challenge ! Mais elle m'a donné les clés, elle m'a fait confiance.

Catherine :

Je savais ce que je voulais, et je savais ce que surtout, je ne voulais pas. Parfois les compositeurs de musique de films ont tendance à être emphatiques, à noyer le propos... Pour moi la musique est primordiale, et elle ne doit pas être pontifiante. Il y a toute une école de cinéma qui commence par le son et la musique, pour faire un film. Je pense que c'est mon rêve absolu, faire un film qui commence par le son.

Je savais ce que je voulais en termes d'impression. Il y a des séquences particulières qui ne tiennent pratiquement que sur la musique. Je savais que Dominique saurait être juste, sans afféeries. C'est ce qui s'est passé, il m'a suivie, il est resté très fidèle à la narration, même lorsqu'elle est singulière. Les arrangements de Fay Lowsky, le fait qu'elle ait ajouté des sons très purs, de la scie musicale, du thérémine, ou du vibraphone, ont aussi beaucoup contribué à l'étrangeté et à l'intensité de certains moments.

l'interview

Cravic :

Quand on enregistre, il faut être extrêmement précis sur l'arrangement. Tu as une mélodie qui te semble aller bien à tel endroit, mais après il faut renforcer les choses, faire le bon choix. Tu rajoutes un violoncelle, une percus, un timple, des guitares différentes et tu essaies de faire au mieux ce que tu as envie. Parce que tu l'entends, si tu sais faire de la musique, si t'aimes ça, tu l'entends. Ce n'est pas «j'appuie sur un bouton», «il faudra que je sorte ça», non, c'est vraiment une continuité. Avec Fay, dans son studio d'Amsterdam, on a essayé de trouver cette continuité.

Catherine :

Il y a la continuité formelle, mélodique, et harmonique et il y a cette continuité des impressions, cette correspondance qu'il doit y avoir avec les séquences, avec les images et que Dominique a parfaitement chopé. Il a su triturer et coloré l'image.

C'est drôle, j'ai remplacé la musique que j'avais posée au début, pour le pré-montage par la sienne. Par exemple, j'avais posé un thème d'Anouar Brahem sur une séquence de superhuit. Lorsque j'ai entendu au mix la même séquence avec la musique de Dominique, j'ai oublié totalement la musique de Brahem. La musique «juste», était à l'évidence la sienne. Pourtant Brahem...

Cravic :

Avant Amsterdam, on avait fait des séances de travail chez elle, trois ou quatre séances. Je me disais que ça n'allait pas vraiment la rassurer. Ni moi d'ailleurs. C'est pas parce que tu as joué un thème que forcément...

Catherine :

Oui et non. J'avais demandé trois grands thèmes mélodiques à Dominique. Et lorsqu'il me les a joués, j'étais absolument sûre que ça allait coller.

Cravic :

Il y avait un thème auquel Catherine tenait particulièrement, celui de la scène de nuit dans laquelle un homme et une femme se séparent. Il n'y a pas de dialogues dans cette séquence, quelques mots de voix off, c'est tout. Si tu ne trouves pas cette mélodie, elle m'a dit, le film est foutu... Bon... Au début j'étais parti pour faire une musique encore assez latino, et puis finalement c'est devenu une valse. J'avais cette mélodie en tête, ce n'était pas mon idée première, mais je ne sais pas pourquoi, elle m'a touchée. C'est un peu bizarre de dire ça, mais si tu fais de la musique, il vaut mieux que tu sois touché...

Catherine :

Et cette mélodie est parfaite. Je défie quiconque de ne pas tomber amoureux après avoir entendu cette mélodie...

Cravic :

Un vrai boléro...

le trailer



<https://www.youtube.com/watch?v=MyYLN4DU-pg&t=1s>



l'équipe du film

UN FILM DE CATHERINE DIRAN

Scénario STÉPHANE ALLÉGRET ET CATHERINE DIRAN

Produit par LA ROBE ORANGE

Porteur de projet ANTOINE DEPAULIS

Intervenants

LES PROFESSEURS ANTOINE DEPAULIS, VINCENT NAVARRO,
STÉPHANE CHARPIER, PHILIPPE KAHANE

Image MATTHIAS EYER

Super huit JULIO CESAR NOGUEIRA

Son NICOLAS VAIR

Musique originale DOMINIQUE CRAVIC

Montage image DOMINIQUE PÂRIS

Montage son Mixage JEAN-MARC SCHICK

Étalonnage MATTHIAS EYER / OLIVIER COHEN

Direction d'écriture BABETTE VIMENET

Graphisme et animation MATTHIAS EYER

Direction de production MARIA BOULOS

Consultant production JÉRÔME DIAMANT-BERGER

Attachée de production NATHALIE SADOUNE

Une co-production LA ROBE ORANGE, POM'ZED

avec *le financement participatif* des KISSKISSBANKERS

En partenariat avec

UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

ÉPILEPSIE-FRANCE

CHU DE LA PITIÉ-SALPÊTRIÈRE

CHU DE GRENOBLE

INSERM

CURE USA

GRENOBLE INSTITUTE OF NEUROSCIENCES

INSTITUT DU CERVEAU ET DE LA MOELLE ÉPINIÈRE

TOUL AR C'HOAT

GOUTTES DE SCIENCES

ASSOCIATION MARION CLIGNET

LIGUE FRANÇAISE CONTRE L'ÉPILEPSIE

ALCE

VALENCIA FILM OFFICE

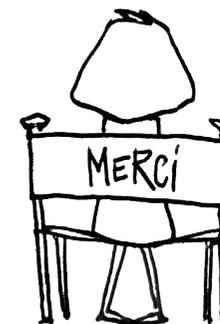
UBIK CAFÉ

COMIC CAFÉ

ARRANDINOS CAFÉ

LA ESCUELA DE RUZAFÁ

LA CINESCUELA MÉLIÈS



contacts

nathalie.s@larobeorange.com
catherine.d@larobeorange.com
serge.g@larobeorange.com

sophie.chouaki@epilepsie-france.com
01 53 80 66 64



UNE PRODUCTION

LA ROBE



ORANGE